

DE LA DÉSINTÉGRATION À FATIMA : LEVONS LES VOILES !

Entretien avec Philippe Faucon

Propos recueillis par Nadia Taïbi

Edition de l'Association Paroles | « Sens-Dessous »

2016/2 N° 18 | pages 103 à 106

ISSN 1951-0519

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-sens-dessous-2016-2-page-103.htm>

Pour citer cet article :

Propos recueillis par Nadia Taïbi, « De *La Désintégration à Fatima* : levons les voiles ! Entretien avec Philippe Faucon », *Sens-Dessous* 2016/2 (N° 18), p. 103-106.
DOI 10.3917/sdes.018.0103

Distribution électronique Cairn.info pour Edition de l'Association Paroles.

© Edition de l'Association Paroles. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

De *La Désintégration* à *Fatima* : levons les voiles !

Entretien avec Philippe Faucon

Philippe Faucon est né en 1958 à Oujda au Maroc. Il poursuit des études de lettres à l'université d'Aix-en-Provence, puis fait ses débuts au cinéma comme régisseur et travaille sur les plateaux de Jacques Demy (Trois places pour le 26), Léos Carax (Mauvais sang) et René Allio (Un médecin des Lumières). Après deux courts-métrages de fiction et des documentaires pour la télévision, sa rencontre avec Humbert Balsan, qui produira ses quatre premiers longs-métrages, débouche en 1989 sur L'Amour. Il est l'auteur de douze longs-métrages¹.

Pour – *Réputation* – ce sont ses deux derniers films *Fatima* (2014) et *La Désintégration* (2010) qui ont retenu notre attention. Nous sommes marqués par la capacité à faire apparaître à la fois ce qui demeure d'irréductible en chaque personnage et la complexité des forces qui rabattent les individus sur leurs stigmates sociaux. « *Fatima* » n'est pas une « *Fatima* », en tout cas ce serait bien mal la connaître. Dans *La Désintégration* Philippe Faucon filme une autre femme de ménage, la mère d'Ali, comme il semble en exister beaucoup. Faucon parvient à questionner le réel en ne faisant l'impasse sur aucune contradiction. Les films sur lesquels nous sommes attachés sont ainsi *révélateurs* au sens où les œuvres rendent visibles comme le disait Paul

1. *Fatima* (2015) César du meilleur film français 2016, *La Désintégration* (2011) nommé pour le Prix Louis-Delluc 2012, *Dans la vie* (2007), *La Trahison* (2005), *Grégoire peut mieux faire* (2001), *Samia* (2000), *Les Étrangers* (1999), *L'amour est à réinventer* (1996), *Mes dix-sept ans* (1996), *Muriel fait le désespoir de ses parents* (1995), *Sabine* (1992) et *L'Amour* (1990).

Klee. *La Désintégration*, anticipation hallucinante des attentats de novembre 2015 démonte pièce par pièce la mécanique de l'endoctrinement dans le djihad. On ne saurait cependant confondre ces trois jeunes, ni le moindre des personnages qui permet de résister à la tentation, ni de renoncer à leur singularité. *Fatima* expose quant à lui le récit d'une existence et le courage qu'il faut pour tenir : au-delà de ce que l'on est réputé être.

Sens-Dessous : Votre dernier film *Fatima* met en lumière, à travers le quotidien de cette femme immigrée, l'humiliation vécue par « les travailleurs de l'ombre ». Fatima n'est-elle pas « une » Fatima, totalement invisible en même temps qu'omniprésente dans l'espace urbain ?

Philippe Faucon : En effet. Quand j'ai demandé à Fatima Elayoubi pourquoi elle avait pris l'habitude de tenir le journal dont le film est inspiré, elle m'a répondu : « J'écris pour dire à la société dans laquelle je vis que cette femme que tout le monde voit comme une femme immigrée, illettrée, qui ne parle pas français et qui essuie la poussière, voilà comment elle pense et voilà ce qu'elle a à dire ».

S.-D. : Pouvez-vous notamment revenir sur la scène où le personnage principal est « testé » par son employeur ? Elle trie le linge sale et trouve un billet de 10 euros...

P. F. : Elle trouve un billet de 10 euros et pense que cet argent n'a pas été oublié par hasard, mais placé pour vérifier si elle le prendra. Ce n'est après tout pas illégitime qu'un employeur essaie de s'assurer de l'honnêteté d'une employée. Mais ici, c'est finalement plus offensant vis-à-vis de son intelligence que de sa probité. La scène dit aussi combien le personnage vit dans le sentiment qu'elle est systématiquement regardée avec suspicion.

S.-D. : Fatima porte le voile. Le film a-t-il justement pour vocation de « lever le voile » : comme si celui-ci symbolisait l'ignorance et l'indifférence de ceux qu'elle rencontre ?

P. F. : Dans le scénario, le personnage ne portait pas le voile car Fatima Elayoubi ne l'a jamais porté, bien que croyante. Au cours des interviews que nous avons données ensemble, on lui a plusieurs fois posé des questions liées au voile et elle revendique très clairement cette affirmation d'une sincérité de sa foi qui ne s'exprimerait pas par une obligation dogmatique. Elle dit très précisément qu'elle ne supporte pas d'avoir la tête couverte car elle est d'une constitution physique qui la fait transpirer facilement. Et elle félicite les donneuses de leçons qui se pensent meilleures musulmanes qu'elle parce que respectant cette obligation. Ce qui ne l'empêche pas d'être d'une parfaite tolérance par ailleurs, puisque lorsque j'ai fait le choix pour mon film d'une femme qui portait le voile (et donc

avec cette femme le choix du voile pour le personnage), elle m'a dit exactement : « C'est très bien, puisqu'aujourd'hui, beaucoup de *Fatima* portent le voile. » Elle a tout à fait raison là-dessus et en ce qui me concerne, j'ai pensé qu'il n'était pas inintéressant que dans le film, le personnage porte le voile sans que ça ne soit le sujet du film, ni un problème particulier (sauf pour d'autres personnages du film qui ne la percevront que par cela).

S.-D. : Fatima et Souad sa fille aînée sont prises à partie par les femmes de leur quartier. Celles-ci critiquent l'émancipation de Souad. La résistance de Fatima ne se joue-t-elle pas d'abord là avec et contre les autres femmes de « sa condition » ?

P. F. : « D'abord », je ne sais pas, mais en tout cas, « aussi ». Il y a une double stigmatisation inversée qui est évoquée dans le film. Celle d'abord qui passe par les regards que subit Fatima du fait du voile qu'elle porte. Et celle ensuite qui existe dans le quartier où elle vit, qui peut s'exercer contre ses filles si elles sortent les bras nus, ou contre les femmes qui ne portent pas le voile.

S.-D. : Finalement, Fatima résiste en écrivant. Le film est d'ailleurs inspiré d'un livre de Fatima Elayoubi, *Prière à la lune* (2006) : marocaine, mariée très jeune à un ouvrier immigré à Paris, elle qui rêvait d'études se retrouve seule à faire vivre son mari et ses enfants. Jusqu'à se briser. N'est-ce pas dans ce « quant-à-soi », dans ce dialogue avec elle-même, que Fatima retrouve sa dignité ?

P. F. : Oui, dans le sens où sa langue arabe (et sa parole dans cette langue) sont en France les seules choses qui lui restent – et, avec ses filles, les plus précieuses. Dans sa vie sociale, dans sa vie de travail, Fatima est quelqu'un de muet, de privé de parole (en français). Les échanges avec son mari ou ses voisines sont insignifiants – et celui avec ses filles est entravé par le fait que mère et filles ne parlent pas suffisamment bien la même langue.

S.-D. : Souad, la fille cadette, se montre assez violente avec sa mère. En même temps, n'est-elle pas – sous les apparences – beaucoup mieux « intégrée » que sa sœur ? Souad est en crise, cela ne semble pas avoir été possible pour Nesrine ?

P. F. : Nesrine est l'aînée, celle qui ne peut pas « lâcher », tout comme Fatima. Fatima ne peut pas « lâcher », parce qu'elle porte à bout de bras le présent de ses filles. Nesrine non plus ne le peut pas, car les études qu'elle a entreprises coûtent tellement d'efforts qu'elle s'interdit d'abandonner, même quand elle est tentée de le faire. Et Souad, finalement, avec sa violence désordonnée d'adolescente et son « immaturité », exprime un refus que les deux autres ne peuvent dire.

S.-D. : Dans votre film *La Désintégration* (2012), Ali (le cadet) et Rachid (l'aîné) semblent avoir le même rapport réciproque aux exigences de la société. Le cadet refuse, l'aîné s'adapte. Avez-vous un point de vue sur cette occurrence ?

P. F. : Dans *La Désintégration*, l'aîné dit : « Tu crois que ça a été facile pour moi de m'appeler Aouzi ? C'était pire à mon époque ! ». Il affirme donc avoir vécu une époque plus difficile. Et par là, il n'entend peut-être pas que c'est lui qui a su s'adapter, mais que la société a été contrainte d'évoluer.

S.-D. : Dans ces deux films, on passe du français à l'arabe en fonction des situations et comme « naturellement ». Avez-vous conduit une réflexion sur ce bilinguisme « de fait » ?

P.-F. : Mère et filles vivent dans des univers linguistiques différents, mais liés intimement et presque « charnellement ». Les deux filles pourraient dire que le français est leur langue maternelle (dans le sens où c'est la langue du pays où elles sont nées et qu'elles la parlent depuis qu'elles ont appris à parler). Et que l'arabe est également leur langue « maternelle », dans le sens où c'est la langue de leur mère.

S.-D. : Le médecin qui parvient à donner une signification aux souffrances de Fatima fait écho au travail de Frantz Fanon lorsqu'il dévoile le « syndrome nord-africain ». Est-ce une référence explicite ?

P. F. : Non, pas du tout. Ce moment du film est directement repris du vécu de Fatima Elayoubi. Le médecin qui l'a rencontrée a été frappé par la façon dont elle a décrit, avec ses mots, un processus de substitution psychophysologique par lequel le corps humain exprime une douleur psychique par une douleur physique. Fatima dit : « Après être tombée dans les escaliers, j'avais peur la nuit. Et un jour, la peur est partie. Mais à la place de la peur, il y avait la douleur ». Je ne crois pas que Fatima Elayoubi ait lu Frantz Fanon, mais il y a des proximités et une connaissance identique dans ce que chacun des deux évoque.

Propos recueillis par Nadia Taïbi